Dictée visio du 1er mars 2021

Ce texte nous permet de nous confronter à une dictée difficile, pas de pièges identifiés mais des hésitations logiques, des possibilités différentes selon le sens qu'on donne à la phrase, sans trahir l'auteur.

« La Mer Morte »

Le er octobre 1806, Chateaubriand débarque à Jaffa d'où il part rapidement pour Jérusalem.

La traversée des montagnes de Judée est ponctuée de haltes sur des points **culminants**, lieux d'observation **privilégiés** du paysage. Parve**nus** au plus haut point de cette chaîne, nous découvr**îm**es, derrière nous (au midi et à l'occident) la plaine de Saron jusqu'à Jaffa, et l'horizon de la mer jusqu'à Gaza ; devant nous (au nord et au levant), s'ouvrait le vallon de Jérémie, et dans la même direction, sur le haut d'un rocher, on apercevait au loin une vieille forteresse appelée le Château des **Macchabées**. On croit que l'auteur des *Lamentations* vint au monde dans le village qui a retenu son nom au milieu de **ces** montagnes : il est certain que la tristesse de ces lieux semble respirer dans les cantiques du prophète des douleurs .

Qu'on se figure deux longues chaînes de montagne(s) courant pa**rallèlem**ent du septentrion au midi sans détou**rs**, sans sinuosit**és** (le pluriel me paraît +logique). La vallée comprise entre ces deux chaînes offre un sol bou**le**versé par les c**ataclysm**es et assez semblable au fond d'une mer qui se serait re**tirée** (aux être = serait) ; des plages de sel, une vase durcie d'où ne s'**exh**ale plus qu'une rare humidité, des sables mouvan**ts** et comme sil**lonnés** par les flots. **Çà et là** (le lieu) des arbustes chétifs ont **crû** (verbe croître) péniblement sur cette terre où ne p**assent** (acc avec sujet inversé) plus les souffles rafraîchissants des **zéphyrs ;** le peu de feuilles qu'ils développent restent tout imprégnées du sel qui **les** (cod de nourris = arbustes) a no**urris** * et leur écorce laisse à la bouche un goût et une odeur de fumée très **prononcés** (acc avec odeur et goût). Au lieu de **villages** (le plur me paraît + logique), on aperçoit les ruines **trapues** de quelques tours en **butte** aux assauts des vents. Au milieu de la vallée, un fleuve décoloré et comme épaissi par **l'asphalte** et le bitume se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit.

Tels sont ces lieux qu'ont **rendus fameux** (cf règle) les bénédictions et les malédictions du Ciel (ciel) : ce fleuve est le Jourdain ; ce lac est la Mer Morte ; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle a englo**uties** (accord aves qu'=villes) semblent avoir emp**oisonné** (pas de cod avant) ses flots. Ses **abîmes** solitaires ne peuvent nou**rr**ir aucun être vivant ; jamais ses ondes n'ont accuei**lli** les vaisseaux ; sur ses bords aucune ville n'a pu **ressusciter**, et sur ses grèves aucun oiseau ne prend son **essor**, aucun arbre ne dépl**oie** son feuillage ; rien ne **rompt** la monotonie fatigante de ces lieux maud**its**, où certains voyageurs, l'imagination aidant, ont cru respirer des e**ffluves** charg**és** (effluves = masc) de sou**fr**e. L'eau de cette mer c**lapote** si lourdement que les vents les plus i**mpétueux** **même** peuvent à peine la soulever.

D'après CHATEAUBRIAND. (1768-1848)

* : cette phrase peut être décortiquée et des accords logiques peuvent être exacts # de ceux proposés par le texte.

- **: on peut accorder avec « le peu » au lieu de « arbustes reste tout imprégné….**
- **imprégnées feuilles**
- **nourris les arbustes mais on peu admettre aussi que ce sont les feuilles.**

Règle d'accord des part passés suivis d'un adj :

L'accord du participe passé : le participe passé suivi d'un attribut s'accorde avec le complément d'objet direct quand ce complément le précède : Il l'a crue morte. Ces travaux qu'il avait crus faciles. Cette plage que l'on avait dite polluée.

Cependant, l'absence d'accord est fréquente et tolérée : Cette expédition que l'on avait cru facile. Ces athlètes que l'on avait dit découragés. Ces jeunes filles qu'il a trouvé belles.

- **A propos de ciel :**

Espace que l'on voit au-dessus de nos têtes. Aspect de l'atmosphère **qui** varie selon le temps **qu**'il fait (pluriel : ciels). Exemple : Le **ciel** nuageux laisse présager la pluie. Paradis, lieu de séjour de Dieu et des bienheureux après la mort (pluriel : cieux).

- **Les cieux ou Les ciels**

Le nom *ciel* a l'étrange particularité d'avoir deux pluriels différents. L'Académie française avait déjà noté ce point dans la première édition de son *Dictionnaire* : « *Ciel*, signifie aussi, Le haut d'un lit. *Le ciel du lit.* […] Au pluriel on dit *des ciels de lit*, & non pas *des cieux.* […] On dit en termes de Peinture *le ciel, les ciels. Ce Peintre fait bien les ciels.* » Bernard Jullien (1798-1881), qui assista Littré pour les questions grammaticales de son *Dictionnaire* a ainsi expliqué ce point : « Le ciel, à proprement parler, est cette partie de la voûte azurée que nous voyons ou que nous concevons comme renfermée dans un horizon déterminé. C'est dans ce sens qu'on dit : *Le ciel de la Provence et celui de l'Italie sont bien différents des ciels de l'Angleterre et de l'Écosse ; ce peintre réussit admirablement dans les ciels.* Les *ciels de lit* tirent leur nom de leur forme et de leur position au-dessus de nos têtes .

Ce double pluriel s'explique aussi par le fait qu'au Moyen Âge, en effet, les noms terminés en *-el* ou en *-iel* faisaient leur pluriel en *-eux*. Rappelons qu'à l'origine le singulier de *cheveux* était *chevel* et que le pluriel de *tel* s'écrivait *tex* ou *tieus*. Aujourd'hui ces formes ont été unifiées : par analogie avec le pluriel, la langue a choisi le singulier *cheveu*, et *fiel* et *miel* ont comme pluriel *fiels* et *miels* (et non *fieus* ou *fieux* et *mieus* ou *mieux*).

ORTHOGRAPHE

Le pluriel de *ciel* est *cieux* quand il désigne : l'espace au-dessus de nos têtes, le firmament *(l'immensité des cieux)* ; la région sur laquelle il s'étend, dans certaines expressions *(partir sous d'autres cieux, sous des cieux plus cléments)* ; le paradis, le siège de la Divinité *(le royaume des cieux)*. Dans les autres cas, le pluriel est *ciels* : *les ciels de Nicolas Poussin, des ciels d'été, des ciels de lit, des ciels de mine.*
Ciel au sens de « Dieu, la Providence » s'écrit avec une majuscule : *le Ciel vous entende* !
Ciel employé comme adjectif de couleur est invariable : *des bleus ciel.*

- La formule « **qu'on se figure** .. » est une **hypotypose** : figure de style consistant en une description réaliste, animée et frappante de la scène dont on veut donner une représentation imagée et comme vécue à l'instant de son expression.

- **En juillet 1806**, Chateaubriand part pour un voyage aux sources de l'Antiquité d'abord, puis de la chrétienté ensuite. Le « pèlerinage » de celui qui se présentait comme un « nouveau croisé » devait être un voyage éclair, répondant à un projet éditorial précis : retrouver les paysages qu'il avait déjà décrits dans *Les Martyrs*, et publier un récit de voyage en terre sainte. Décidé à être de retour à Paris avant la fin de l'année pour écrire son livre au printemps, l'auteur ne fit que de brèves étapes dans les hauts-lieux qu'il aspirait à visiter. En 105 jours de voyage, il traversa l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Palestine et l'Egypte, avant de devoir patienter 128 jours pour trouver un bateau capable de le conduire à Algésiras, et de là en France. Si le récit de voyage était alors à la mode, Chateaubriand visait plus loin que de raconter de simples péripéties ou que de décrire des paysages pittoresques. Son récit, tenu au jour le jour puis extrêmement retravaillé, aborde de nombreux thèmes, de la poétique des ruines à la religion, en passant par la confrontation entre différentes sensibilités esthétiques, le beau « grec » et le beau « arabe », incarnés par des monuments tels que l'Acropole ou les palais de l'Alhambra.

VOCABULAIRE :

- **Le vallon de Jérémie** : Le prophète Jérémie a vécu dans le royaume de Juda entre 627 et 587 avant Jésus-Christ. Il est associé au *Livre des Lamentations,* recueil de cinq *kinot* (élégies) pour la ville de Jérusalem détruite, décrivant les ravages de la guerre et de la faim mais aussi les questions adressées à un dieu qui a non seulement laissé détruire sa cité d'élection mais y aurait pris part.
- **Les Macchabées** : sont une famille juive qui mena la résistance contre la politique d'hellénisation pratiquée par les Séleucides au II ^{e} siècle av.JC.
  Un **macchabée** désigne un cadavre, le corps sans vie d'une personne décédée.
  Ce nom vient du personnage historique Judas Maccabée, un juif qui combattit la politique d'hellénisation au 2e s. On écrit aujourd'hui « macabé », mot du vocab courant.

LA MER MORTE :

C'est un lac d'eau salée du Proche-Orient, partagé entre Israël, la Jordanie et la Cisjordanie (812 km², 67x18 km ; - 422 m) Son taux de salinité exceptionnel en fait un lieu où la vie est impossible (275 g de sel /litre contre un taux moyen de 2 à 4 g /litre dans les autres mers). C'est ce qui lui vaut son nom. Elle accueille cependant des stations thermales de soins (contre le psoriasis, notamment). Les dernières recherches scientifiques montrent une vie possible pour des organismes microscopiques. En 2011, on a découvert, au fond de cette mer, des sources d'eau douce. On la connaît, sur le plan religieux-historique-légendaire pour « ses **rouleaux de la Mer Morte »** qui excitent encore recherches et imagination.

LES VILLES BIBLIQUES :

D'après la Bible, le Dieu des Hébreux (dont on n'a pas le droit de prononcer le nom) est un dieu de colère et de vengeance – rien à voir avec celui des Chrétiens qui est amour et pardon.
Informé de ce qui se passe sur Terre, « par un cri énorme contre Sodome », Dieu est résolu de détruire la ville pour punir ses habitants. Il envoie deux anges vérifier les faits et quand il est convaincu du « crime », Dieu détruit la ville « par le soufre et par le feu ». C'est d'abord le sort de Sodome, puis de Gomorrhe puis de la plupart des villes aux alentours de la Mer Morte.
Les religieux des autres cultes ont « récupéré » cette colère divine pour réprimer l'homosexualité *. On peut aussi voir dans la colère divine la punition de ces villes pour mauvais accueil des pauvres ou des voyageurs.

L'AUTEUR : **François-René de Chateaubriand** (1768-1848) (biographie longue)

François-René, vicomte de Chateaubriand naquit à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, d'une très noble famille de Bretagne. Il souffrit dès son enfance du peu d'harmonie qui régnait dans sa famille. Son père, vieux soldat, était un homme dur et despote qui faisait plier femme et enfant sous son inflexible sévérité. Sa mère, au contraire, frêle et maladive, tremblant sous le joug de ce maître intraitable, ne trouvait un peu de bonheur que dans la religion et dans l'amour de ses enfants. François-René avait plusieurs frères et sœurs dont l'une, douce et mélancolique, mourut jeune encore, sans avoir connu le bonheur. Chateaubriand, qui l'aimait avec tendresse, l'a immortalisée dans un de ses romans, *René*, sous le nom d'Amélie. Chateaubriand commença ses études au collège de Dol, où il se fit remarquer par sa précoce intelligence, et il les termina brillamment au collège de Rennes.

Ses parents le destinaient à l'Église, mais ne se sentant aucun goût pour l'état ecclésiastique, il embrassa la carrière des armes et s'engagea à dix-sept ans comme sous-lieutenant au régiment de Navarre. La noblesse de sa famille lui facilita l'entrée de la cour, où il fut présenté à son parent, Malesherbes, ministre de Louis XVI.

Une carrière brillante s'ouvrait devant lui. Malheureusement la Révolution vint renverser toutes ses espérances. La défection s'étant mise dans l'armée du roi, Chateaubriand, qui ne voulait pas suivre cet exemple, demanda et obtint une mission pour l'Amérique. Il avait conçu le projet aventureux de découvrir un passage pour aller aux Indes par la baie d'Hudson. Malesherbes lui donna plusieurs lettres de recommandation pour les principaux personnages du Nouveau-Monde, entre autres pour Washington. Après une longue traversée, le vaisseau jeta l'ancre et le jeune émigré toucha le sol de l'Amérique. Ses premiers pas se dirigèrent vers la modeste demeure du Président des États-Unis. Celui-ci avait pour palais une petite maison construite à l'anglaise : point de gardes, point de serviteurs en livrée ; une humble servante l'introduisit auprès de Washington. Cette réception simple et cordiale et les bons conseils que le Président lui donna restèrent longtemps gravés dans la mémoire du jeune homme.

Après quelques tentatives peu sérieuses pour découvrir le passage aux Indes, le jeune voyageur s'enfonça dans les forêts et dans les solitudes du Nouveau-Monde. Il voyageait seul, portant son bagage sur le dos, couchant à la belle étoile, ou demandant l'hospitalité à la hutte des sauvages dont il étudiait les mœurs et le langage. C'est au milieu de ces immenses forêts, au bruit de cataractes, au sein de cette nature vierge et grandiose, qu'il sentit naître son génie ; c'est là qu'il recueillit les matériaux d'où devaient sortir *Atala*, *René* et les *Natchez*.

Un soir, dans une hutte de sauvages, où il avait demandé un abri, il lui tomba sous la main un fragment d'un journal anglais, qui lui apprit les malheurs de la France, la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes. Cet attentat devint pour lui la voix de l'honneur ; il abandonna aussitôt ses projets et ne songea plus qu'à revenir dans sa patrie, pour y combattre sous le drapeau des princes français.

Après deux ans de séjour au sein des forêts vierges et du Nouveau-Monde, Chateaubriand revint, en 1792, dans son pays natal qu'il retrouva couvert de sang et de ruines. À peine débarqué, il courut s'engager dans l'armée des émigrés qui le reçurent assez mal, lui reprochant son absence comme une faute. C'est l'épée à la main que le jeune chevalier dut revendiquer l'honneur de mourir pour la cause de son roi. Blessé d'un éclat d'obus au siège de Thionville, il fut relevé demi-mort sur la route par un soldat qui pansa ses blessures et l'emmena à Bruxelles. De là il s'embarqua pour l'île de Jersey, où une femme de pécheur lui prodigua des soins et lui sauva la vie par son dévouement.

Ne voulant pas rentrer en France, où la Révolution était toute puissante, et peu encouragé à rejoindre les émigrés qui continuaient à le regarder d'un mauvais œil, Chateaubriand se rendit à Londres,

en 1795, et y souffrit toutes les privations de la pauvreté et même de l'indigence. Relégué dans "un grenier, sans feu l'hiver et quelquefois sans pain", il écrivait dans quelques journaux pour se procurer de quoi vivre. C'est là, qu'au sein de la misère, il composa son premier ouvrage *Essai sur les Révolutions* (1797), œuvre de jeune homme, mais qui trahit déjà un écrivain de génie. Cet ouvrage était écrit sous l'inspiration des idées de Jean-Jacques Rousseau, dont l'auteur partageait à cette époque le scepticisme en politique et en religion.

L'*Essai* venait à peine de paraître, quand la mère de Chateaubriand, après avoir beaucoup souffert de la Révolution et langui dans les cachots, mourut dans la pauvreté en exprimant sa douleur de voir son fils parmi les ennemis de sa religion. Elle chargea en mourant une de ses filles de lui écrire pour le ramener aux croyances de sa jeunesse. Mais, lorsque la lettre parvint à Chateaubriand, sa sœur même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Cette double épreuve fit sur le cœur du jeune homme une profonde impression et, à partir de ce jour, il se déclara pour le christianisme qu'il avait méconnu : « *Ces deux voix, sorties du tombeau, m'ont frappé ; je suis devenu chrétien ; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur ; j'ai pleuré et j'ai cru.*» C'est sans doute déjà à cette époque qu'il conçut l'idée de son grand ouvrage, le *Génie du Christianisme.*

Sur ces entrefaites, Chateaubriand ayant appris que les émigrés l'avaient banni de leurs rangs, n'hésita plus à rentrer dans sa patrie. Il y apportait avec lui deux épisodes, *Atala* et *René* tirés du *Génie du Christianisme* qu'il avait déjà publié en partie à Londres. La France se relevait peu à peu de ses ruines sous l'énergique main de Bonaparte. Les églises étaient rendues au culte, Chateaubriand voulut seconder l'œuvre glorieuse du premier Consul et essaya, de son côté, de ramener les esprits au christianisme en s'attachant à en faire ressortir la beauté et la poésie. Il publia d'abord *Atala* (1801). « *Mon sort se décide demain,* disait-il à ses amis la veille de la publication de ce livre ; *demain je suis un pauvre diable ou je vais aux nues.* » L'ouvrage excita une admiration universelle et commença la réputation littéraire du jeune écrivain. Il s'y montrait le digne émule de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Comme eux, il avait un vif sentiment de la nature, et il les dépassait par la splendeur de ses descriptions. D'innombrables éditions, des traductions dans toutes les langues, popularisèrent en quelques mois le nom de Chateaubriand. Encouragé par ce succès, il publia le second épisode, *René* (1802). Dans l'histoire de ce jeune homme mélancolique et désabusé, qui cherche vainement partout la paix et le bonheur, il est facile de voir non seulement l'image de l'auteur, mais aussi celle de sa génération, tourmentée par les révolutions, avide de repos, de calme et de sécurité.

L'épisode *d'Atala* avait préparé admirablement les esprits à recevoir *le Génie du Christianisme,* qui parut en 1802. Jamais ouvrage ne vint plus à propos. On était encore sous le coup des excès de la Révolution qui avait balayé, en même temps que l'ancien ordre social, toutes les croyances ; chacun soupirait après quelque chose de meilleur, les regards et les mains s'élevaient vers le ciel. Ce livre fut comme une réponse à ces vœux universels. Quand cette apologie poétique et éloquente de la religion chrétienne parut, elle produisit dans les esprits un grand soulagement. Napoléon, au moment de négocier le concordat avec Pie VII fut heureux de rencontrer un homme qui, en relevant le sentiment religieux, secondait indirectement ses desseins. Il apprécia le talent et le génie de l'illustre écrivain et se l'attacha en le nommant secrétaire d'ambassade : Chateaubriand suivit à Rome le cardinal Fesch, après la signature du Concordat.

Mais bientôt, lorsqu'il vit se dérouler tous les projets d'une politique tortueuse, il refusa d'en être le servile instrument, et, abandonnant, un emploi qui n'était pas compatible avec ses principes, il revint à Paris. Napoléon, qui connaissait son esprit aussi ambitieux qu'indépendant, parvint facilement à lui faire accepter les fonctions de ministre plénipotentiaire en République du Valais. À peine Chateaubriand était-il arrivé à son poste, qu'il apprit avec stupéfaction l'exécution du duc d'Enghien. Indigné, il donna sa démission. Cette fois, sa rupture avec l'empire fut complète. Vainement, à l'époque de son couronnement, l'Empereur essaya-t-il de gagner encore une fois l'auteur du *Génie du*

Christianisme, celui-ci repoussa toutes les avances. Ce refus persistant ne tarda pas à lui attirer d'incessantes persécutions.

Abandonnant la politique, Chateaubriand reprit ses travaux littéraires. C'est alors qu'il conçut le projet d'une épopée chrétienne où il voulait représenter le paganisme expirant aux prises avec la religion naissante. Il partit en 1806 pour visiter les lieux qui devaient être le théâtre de l'action, et parcourut la Grèce, l'Asie-Mineure, la Palestine, puis il revint en France par l'Afrique et l'Espagne. De retour, après un an d'absence, l'illustre voyageur alla s'enfermer dans une modeste retraite et composa *les Martyrs* (1809). Ce beau poème, incontestablement son chef-d'œuvre, est la peinture de l'Église chrétienne sous la persécution de Dioclétien.

Deux ans après *les Martyrs*, Chateaubriand publia *Génie du Christianisme* (1811), description de son voyage en Palestine. Cet ouvrage, un des plus remarquables de notre langue, brille autant par l'éclat du style que par l'intérêt du récit. L'auteur y raconte jour par jour ce qui lui est arrivé pendant son voyage et fait une description poétique des lieux qu'il a visités et des émotions qu'il a éprouvées.

Tant de chefs-d'œuvre appelaient Chateaubriand à la première place vacante à l'Académie. Quoique Napoléon se rappelât encore sa conduite après l'exécution du duc d'Enghien, il le fit nommer néanmoins en remplacement de **Marie-Joseph Chénier** (1811). D'après les usages de l'Académie, le récipiendaire devait prononcer l'éloge de son prédécesseur. Or, il était à craindre que le discours du nouvel académicien ne fût, au lieu d'un éloge, une diatribe contre la Révolution en général, et, en particulier, contre Chénier qui avait voté la mort de Louis XVI. Ces craintes ne furent que trop réalisées : le discours, communiqué d'avance à une commission, fut jugé inadmissible. L'Empereur, qui en prit confidentiellement connaissance, en fut très irrité et il exila le nouvel académicien, dont le siège resta vacant pendant vingt-quatre ans.

Quand les revers fondirent sur l'empire, le poète devint un des ennemis les plus redoutables de Napoléon. Il rentra dans l'arène politique et mit sa plume et ses talents au service de la cause royale. Louis XVIII reconnaissait que son pamphlet *Bonaparte et les Bourbons* (1814) lui avait valu une armée. Pendant les Cent jours, le pamphlétaire accompagna le roi dans sa fuite à Gand. Après Waterloo, **Louis XVIII** récompensa ses services en l'élevant à la dignité de ministre et de pair de France.

Mais son esprit indépendant et trop libéral l'éloigna bientôt du pouvoir Chateaubriand passa alors dans les rangs de l'opposition. Nous ne suivrons pas l'homme d'État dans sa carrière politique. Il nous suffit de savoir qu'il rentra au ministère et remplit les hautes fonctions d'ambassadeur de France, en Angleterre. Sous **Charles X**, il se rejeta dans l'opposition. Après la révolution de 1830, il aurait pu jouer un rôle important sous la monarchie de juillet. Mais l'ancien serviteur de la branche aînée ne voulut jamais prêter serment à **Louis-Philippe**.

Retiré des affaires, il passa les dernières années de sa vie dans une profonde retraite auprès de son amie, Mme Récamier.

Parmi les derniers ouvrages de Chateaubriand, citons les *Études historiques*, écrites dans les dix-huit mois qui suivirent la Révolution de 1830, la traduction à peu près littérale du *Paradis perdu* de Milton (1836) et la *Vie de Rancé*, le célèbre abbé de la Trappe.

Mais, la principale occupation des loisirs de Chateaubriand fut la composition de ses *Mémoires d'Outre-tombe*, textes écrits entre 1811 et 1833, soigneusement revus depuis, et destinés à ne paraître qu'au bout d'un temps assez long pour éteindre ou affaiblir les intérêts et les passions qu'ils devaient nécessairement heurter. Pressé par des nécessités d'argent contre lesquelles l'écrivain grand seigneur n'avait jamais su se garantir, il s'était vu forcé, comme il dit « *d'hypothéquer sa tombe* » et, cédant à ses créanciers pour une somme importante assortie d'une rente viagère la propriété de son œuvre, il en laissait la publication posthume à leur discrétion, lui qui, toute sa vie, avait tant soigné

sa gloire et choisi l'heure opportune pour chacun de ses écrits. Les *Mémoire d'Outre-tombe*, mis en commandite, parurent au pire moment et dans les conditions les plus défavorables. L'auteur était mort le **4 juillet 1848**, au lendemain des journées de juin 1848, et ses restes étaient à peine transportés à Saint-Malo et déposés dans l'austère et solennelle sépulture qu'il s'était lui-même préparée, sur le rocher du Grand Bé, au milieu de l'océan, que la publication commençait dans le journal *la Presse*, découpée et éparpillée en feuilletons, avant d'être réunie en volumes (1849-1850). L'effet ne répondit pas à l'attente. On fut étonné de l'incohérence des idées et des sentiments, des contradictions des jugements, de l'absence ou de l'incertitude des principes, des inexactitudes involontaires ou calculées, des passions et des ressentiments survivant à la lutte. On fut, ou l'on feignit d'être surtout, choqué de l'amour-propre excessif qui s'étalait à chaque page et semblait avoir étouffé tout autre sentiment. « *Je lis* les Mémoires d'Outre-tombe, dit **George Sand** dans une lettre citée par Sainte-Beuve, *et je m'impatiente de tant de grandes poses et de draperies. L'âme y manque, et moi, qui ai tant aimé l'auteur, je me désole de ne pouvoir aimer l'homme. On ne sait pas s'il a jamais aimé quelque chose ou quelqu'un, tant son âme se fait vide d'affection.* »

Malgré les sévérités des contemporains pour les prétentions et les injustices de Chateaubriand, la postérité qui en a pardonné bien d'autres, de Saint-Simon, à J.-J. Rousseau, n'en verra pas moins, dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, une des sources les plus importantes de renseignements et d'appréciations sur les événements et les hommes d'une époque où l'auteur a tenu une si grande place. Ils achèvent de faire la lumière sur l'écrivain et son œuvre, ils nous laissent entrevoir ses relations avec **Mmes de Staël, de Beaumont, de Duras et Récamier, avec Fontanes, Joubert, Ballanche, Carrel, Béranger, Lamennais**, ils nous le montrent lui-même avec son génie composé des deux facultés les plus mobiles, l'imagination et la sensibilité, se prêtant à des influences contraires au milieu de la diversité des intérêts et des situations, suivant, au lieu de le diriger, le mouvement de transition morale et politique du siècle, imitant plus qu'il ne crée, et néanmoins résumant en lui, pour la France, la révolution littéraire du romantisme.

Enfin, du point de vue du style, Chateaubriand procède à la fois des grands écrivains classiques, comme Pascal, Bossuet et Voltaire, et des précurseurs du romantisme, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Mais il n'a rien d'un imitateur. Il faut distinguer en lui le peintre, qui a le don d'évoquer dans notre imagination les paysages les plus divers, le poète, qui note avec délicatesse et avec profondeur les mouvements et les élans du cœur, l'orateur, qui développe des idées générales au moyen de comparaisons et de métaphores, en d'amples périodes. Mais on oublie trop souvent un Chateaubriand vif et spirituel, au style énergique et concis, qui excelle à tracer des portraits. Aussi, bien que la manière de Chateaubriand sente un peu l'effort, bien qu'il abuse souvent de sa splendide imagination et de sa facilité oratoire, on peut dire qu'il n'existe pas de style plus grand ni plus varié dans la prose du XIXe siècle. Il a servi de modèle à tous : poètes qui n'ont eu qu'à rythmer et à rimer une prose déjà si musicale, historiens qui lui ont emprunté sa pittoresque précision, critiques, orateurs, romanciers. Il est leur initiateur et leur maître.

Madame de Chateaubriand

Céleste Buisson de la Vigne, apparentée à la famille **Dugay-Trouin,** épouse le 2 janvier 1792, contre l'avis de sa famille, François-René, vicomte de Chateaubriand, juste avant que celui-ci ne rejoigne l'Armée des émigrés à Coblence en juillet 1792, puis trouve ensuite refuge auprès des émigrés à Londres, se mettant ainsi à l'abri des dangers de la Révolution. Ce mariage arrangé par la sœur aînée de Chateaubriand, Lucile, afin de lui garantir des revenus décents, ne fut pas vraiment un mariage d'amour, mais elle restera attachée à son époux malgré ses nombreuses absences et infidélités. Tout au long de ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand évoque son épouse et leur

existence commune tantôt avec tendresse, tantôt avec amertume, selon l'humeur de l'instant où il écrit.
Victor Hugo en a laissé un portrait sévère : « C'était une personne maigre, sèche, noire, très marquée de petite vérole, laide, charitable sans être bonne, spirituelle sans être intelligente . »

Au-delà de sa situation d'épouse d'un écrivain majeur de la langue française, Céleste de Chateaubriand est demeurée célèbre pour avoir créé en 1819 l'Infirmerie Marie-Thérèse, institution qui se donne pour mission d'accueillir les prêtres âgés et les nobles devenues veuves à la suite de la Révolution française. Située dans le quartier Denfert à Paris, cette institution existe toujours et accueille les prêtres retraités du diocèse de Paris.
Céleste meurt le 11 février 1847. Elle est inhumée dans le chœur de la chapelle Marie-Thérèse. Le nom de Marie-Thérèse fut choisi en hommage à la fille de Louis XVI, seule survivante de la famille du Roi qui sous la Restauration finança par un don l'achat des terrains où était située l'infirmerie.

[D'après D. Bonnefon, *Les écrivains modernes de la France*, 1880 et G. Vaperau, *Dictionnaire universel des littératures*, 1876, Charles-Marc Des Granges, *Les Grands écrivains français des origines à nos jours*, Librairie Hatier, 1900]